



4 minutes de lecture

🎬 Cinéma

Norbert Creutz

Publié mardi 29 janvier

2013 à 19:53.

CINÉMA

Blanche-Neige et les sept nains toréadors

«Blancanieves» de Pablo Berger réinvente le conte de Grimm en forme de film muet. Rencontre avec une cinéaste basque qui n'a pas attendu «The Artist» pour réaliser ce rêve

Déjà un nouveau film muet en noir et blanc, et une Blanche-Neige? Mais quelle sorte d'inconscient a bien pu se lancer dans pareille entreprise? Tout sauf un opportuniste, l'Espagnol Pablo Berger, 49 ans, est un cinéaste rare. Un vrai fou de cinéma dont le précédent long métrage, *Torremolinos 73* (2003, irrésistible comédie sur les premiers pornographes de la fin du Franquisme), paraissait devoir rester sans suite. C'est que, depuis, il préparait ce coup d'éclat, courant après des financements sans cesse repoussés jusqu'à se voir griller la politesse par *The Artist* et deux *Blanche-Neige* hollywoodiennes! Mais l'histoire s'est tout de même bien terminée pour Berger, primé au Festival de San Sebastian (Prix spécial du jury et prix de la meilleure actrice, seulement devancé par *Dans la maison*, de François Ozon) avant de connaître un joli succès public. Rencontre avec un auteur très amical, visiblement heureux d'être revenu de si loin.

Le Temps: Quel a été votre parcours jusqu'à ce film surprenant?

Pablo Berger: Je suis né à Bilbao, où j'ai fait toutes mes études et où je suis surtout devenu très cinéphile. J'ai connu Alex de la Iglesia, autre futur cinéaste, en fondant avec lui le ciné-club universitaire. En 1988, j'ai réalisé le court métrage *Mama* – l'histoire d'une famille terrée dans sa cave pour échapper à une invasion extraterrestre –, avec Alex comme décorateur. Ce film m'a valu une bourse d'études à la New York University, d'où je pensais rentrer sitôt obtenu mon master. Mais j'y ai rencontré ma femme et je suis resté là-bas dix ans, de 1990 à 1999, en enseignant le cinéma pour gagner ma vie. J'avais déjà le projet de *Torremolinos* et j'ai essayé de le transposer à Las Vegas! Mais pour finir, j'ai demandé à Yuko – ma femme est Japonaise – si elle ne m'aiderait pas plutôt à le réaliser en Espagne. Elle a accepté et, cinq ans plus tard, le film devenait un gros succès. Puis je me suis lancé dans cette nouvelle histoire de fous...

– **Pendant ce temps, votre ami Alex de la Iglesia, lui, réalisait dix longs métrages, d'«Action mutante» à «Balada triste de trompeta»...**

– C'est que j'avais ce rêve d'aller à New York étudier avec Arthur Penn, Sidney Lumet, Spike Lee et les autres. Avec Alex, nous avons beaucoup de choses en commun mais nous fonctionnons sur des rythmes très différents. Il est toujours dans l'action tandis que je suis plus réfléchi. A la limite, je préfère regarder des films qu'en réaliser. C'est si épuisant! J'ai tenu bon parce que je suis du genre monomaniacal, incapable de mener plusieurs projets en même temps. Mais en 2005, quand j'ai présenté *Blancanieves* aux producteurs, personne ne voulait y toucher. Parfois, je me dis que j'aurais mieux fait de devenir devin...

– **«The Artist» a tout débloqué?**

– Pas du tout. Fin 2010, j'étais enfin arrivé à boucler mon

financement quand la nouvelle d'un projet semblable est arrivée. Je me suis dit: «Zut, voilà mon beau concept de film muet grand public – parce que le Canadien Guy Maddin a toujours fait ça de manière plus confidentielle – qui part en fumée. Les Français ont gagné la course à la Lune!» Puis j'ai réalisé que c'était plutôt une chance: le succès de *The Artist* a brisé les préjugés et ouvert beaucoup de portes.

– **Le cinéma muet, une passion?**

– Enfant, j'aimais déjà les burlesques, Chaplin, Keaton et Lloyd, vus à la télévision. Mais à 18 ans, au Festival de San Sebastian, je suis tombé sur une séance des *Rapaces* de Stroheim accompagné par un orchestre sous la direction de Carl Davis. C'était si puissant que j'ai connu une sorte de «syndrome de Stendhal»! Comment avait-on pu oublier cette manière géniale de faire des films? Depuis, je ne manque pas une occasion de voir un film muet sur grand écran!

– **Votre film ressuscite aussi toutes sortes de clichés...**

– En tant que Basque, certaines traditions, comme la tauromachie ou le flamenco, me paraissent presque aussi exotiques qu'à vous. Mais à l'étranger, je suis Espagnol et c'est donc aussi ma culture. Pourquoi ne pas en jouer? Quant à *Blanche-Neige*, c'est une histoire très simple qui ne demande qu'à être réinterprétée, un peu comme un standard de jazz. J'ai une fille de 9 ans, alors j'ai aussi développé certains aspects œdipiens du conte de Grimm. Et puis j'ai imaginé une fin nettement plus ambiguë.

– **Votre film utilise le vocabulaire visuel du muet des années 1920, mais aussi une partition originale?**

– La musique et l'image forment une combinaison idéale, présente dès les débuts du cinéma. Nous avons

beaucoup d'excellents compositeurs en Espagne, mais je voulais quelqu'un de plus frais, qui n'aligne pas ses 3-4 films annuels. C'est Isabel Coixet qui m'a suggéré Alfonso de Vilallonga. Sa merveilleuse partition est le résultat de quatre mois d'échanges intenses.

– **Pour quel public pensez-vous avoir réalisé**

«Blancanieves»? – J'aimerais que ce film parle aussi bien aux enfants, ou à qui n'aurait jamais vu de film muet, qu'au cinéphile le plus averti. En tout cas, j'y ai mis plusieurs niveaux, en pensant à chacun de ces publics!

À propos de l'auteur



Norbert Creutz
@letemps
